Trente-quatrième Année. — N° 168 UN NUMERO : 15 CENTIMES. LUNDI 17 JUIN 1889

JOURNAL DE ROUBAIX

PRIX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing, Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs. — Les Départements et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42
Directeur : ALFRED REBOUX
AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curé-Saint Etienne, 9 *bis*. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C°, place de la Bourse, 8 et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28, — à Bruxelles, à l'*Office de Publicité*.

ROUBAIX le 16 JUIN 1889

NOUVELLES DU JOUR

Les procès Quesnay de Beaurepaire

Tarbes, 15 juin. — Aujourd'hui est venue l'affaire de M. Quesnay de Beaurepaire contre l'*Ère Nouvelle*.

Cette dernière a plaidé l'incompétence. Le jugement a été remis.

Les troubles de Gondrecourt

Chaumont, 15 juin. — L'ouvrier italien blessé, hier, dans la rixe sur les chantiers des railways, a succombé.

Un ouvrier français a été grièvement blessé. Il n'y a eu aucun incident aujourd'hui. Le calme existe partout.

Les troupes continuent leur surveillance.

Les armements de l'Italie

Rome, 15 juin. — *La Gazette Piémontaise* assure tenir de bonne source que les travaux d'armement et d'installation de grosse artillerie sont activement poussés à bord des paquebots *Duc de Gênes*, *Duchesse de Galliera*, *Victoria* et *Nord America* de la société *La Veloce*.

Au besoin, ces navires pourront en deux jours être mis en état complet de guerre et devenir de puissants croiseurs.

La grève des cochers de Paris

Paris, 15 juin. — Une délégation des cochers a été reçue à l'Hôtel-de-Ville par MM. Chautemps, Emile Richard, vice-président, Bastinet et Boll, secrétaires.

L'entrevue a duré près de deux heures.

M. Chautemps a dit qu'il ne pouvait pas s'engager, au nom du Conseil; il a déclaré que les cochers avaient toutes les sympathies du bureau, et devaient prendre patience, le Conseil étant saisi de la question inscrite à l'ordre du jour de lundi.

Paris, 15 juin. — La réunion des cochers, rue d'Allemagne, a été assez tumultueuse. Différents orateurs ont pris la parole, mais aucune decision n'a été prise.

Ils attendront le résultat de la nouvelle entrevue que les délégués du syndicat doivent avoir avec M. Constans, ministre de l'intérieur, demain à neuf heures.

La date des élections

Paris, 15 juin. — Il nous revient que le Conseil des ministres s'est occupé aujourd'hui de la date des élections prochaines. Il se serait arrêté, en principe, à celle du 22 septembre, pour le premier tour, date anniversaire de la proclamation de la première République en 1792.

Grand assaut d'armes

Paris, 15 juin. — Ce soir, à neuf heures, au Grand Hôtel, dans la salle des fêtes, le grand assaut international donné par l'académie d'armes.

L'affluence était considerable. Le tout Paris de l'escrime était là.

Le général Lewal présidait, entouré de toutes les sommités du fleuret.

Les assauts les plus remarquables ont été ceux des professeurs prévôts : MM. Oudart, de Lille, Robert et Mérignac, de Paris, contre les maîtres italiens Greco, Duanci et Pescina, de Rome.

La victoire est restée à l'escrime française, toujours classique et supérieure à l'école italienne, qui emploie trop de coups fantaisistes, et abuse des remises d'attaque.

L'assaut de M. Oudart a été fort applaudi; il a été vivement félicité, après ses armes.

Le général Boulanger à Londres

Londres, 15 juin. — MM. Laguerre, Laisant et Deroulède, qui sont arrivés à Londres avant-hier et ont rendu compte au général Boulanger des derniers événements d'Angoulême, sont partis, hier soir, retournant en France.

On a discuté, pendant le séjour de ces messieurs ici, la question de savoir s'il n'y avait pas lieu d'organiser, pour la semaine prochaine, une conférence ou une réunion publique, mais ce projet a été abandonné, dans la crainte qu'une manifestation de cette nature ne provoquât des désordres.

On a résolu de se tenir absolument tranquille pour le moment.

La propagande boulangiste

Paris, 15 juin. — M. Le Hérissé, revenu ce matin de Londres, est venu à la Chambre aujourd'hui ; ses collègues, MM. Laguerre et Laisant, ne rentreront que ce soir pour se rendre demain à Lisieux.

Les amis du général Boulanger sont décidés plus que jamais à continuer leur propagande électorale après la conférence de demain.

Lundi aura lieu la grande manifestation au cirque Fernando, et enfin, dimanche prochain, MM. Laguerre, Le Hérissé et Laisant iront porter la guerre à Toulouse, terrain même de l'ennemi M. Constans.

Maintenant on peut se demander si le ministre ne va pas demain provoquer un nouvel incident d'Angoulême; pour empêcher les boulangistes de venir dimanche dans son département.

Il ne serait donc pas surprenant que MM. Laguerre et Laisant soient de nouveau sous les verrous, comme il est probable que le ministre de l'intérieur interdira, lundi, le meeting du cirque Fernando.

La conférence boulangiste de Lisieux

Paris, 15 juin. — On télégraphie de Lisieux au *Paris* :

« La propagande faite par les boulangistes pour donner quelque éclat à la manifestation de dimanche redouble depuis deux jours.

» On distribue aujourd'hui sur le marché de Lisieux des prospectus invitant les adeptes du parti à assister à la conférence et à souscrire au banquet.

» On croit ici que la réunion de demain ne se passera pas sans de gros incidents.

» Le droit de réunion sera respecté, mais on ne tolérera aucune manifestation susceptible de provoquer des désordres graves sur la voie publique.

» Ajoutons que c'est définitivement par l'express de 8 h. 20 du matin que MM. Laguerre, Le Hérissé, Boué, Thiessé et Deroulède quitteront Paris. »

Le favori du grand prix de Paris

Paris, 15 juin. — Tous les journaux de ce soir donnent comme favori pour le grand prix *May Pole*, de l'écurie Soubeyran, qui vient en tête de la côte à 2[1.

Le conflit entre l'Allemagne et la Suisse

Saint-Pétersbourg, 15 juin. — Le *Gradsjanine* dit :

« Le gouvernement russe, sans se faire le complice de ce qui se trame peut-être contre la Suisse et sa neutralité, demande simplement au gouvernement suisse de ne pas souffrir sur son territoire que des complots soient organisés contre le tsar et la Russie, et d'expulser, sans pitié, tous les Russes reconnus comme tramant quelque attentat révolutionnaire contre la Russie.

» La Suisse ne peut refuser cela et peut compter, d'ailleurs, sur la protection de la Russie. »

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du samedi 15 juin 1889

Présidence de M. MÉLINE

La séance est ouverte à deux heures.

L'interpellation sur la grève des cochers

M. le Président. — J'ai reçu, de M. Basly, une demande d'interpellation à M. le ministre de l'intérieur au sujet de la grève des cochers.

M. Constans, ministre de l'intérieur. — Je suis à la disposition de la Chambre, mais, comme je n'ai été prévenu que tout à l'heure, je crois que la discussion s'engagerait plus utilement à la prochaine séance. (Exclamations à droite et à l'extrême-gauche.)

M. Dugué de la Fauconnerie. — Ce n'est pas une raison, parce que c'est une interpellation sur les voitures, pour qu'elle soit remise (Oh ! oh ! on rit).

M. Basly. — Je demande la discussion immédiate. On sait que c'est demain le jour du grand prix, et la question n'exige pas de grandes études préalables.

M. Barré. — Je me permets d'insister sur le trouble qui peut résulter de la grève pendant l'exposition, et notamment demain.

Après une épreuve douteuse, à main levée, la Chambre, consultée, décide, à la majorité de 282 voix contre 212, que l'interpellation aura lieu immédiatement.

M. Basly. — Dans une réunion, les cochers avaient décidé de prendre un jour de congé ; rien de plus juste de la part de gens qui travaillent 365 jours par an.

Il n'y a pas eu de manifestations sur la voie publique jusqu'au jeudi soir. (Interruptions à gauche.)

Je sais, messieurs, que les questions ouvrières n'intéressent pas la majorité. (Très bien ! très bien ! à droite. Tumulte à gauche.)

M. Méline agite désespérément sa sonnette et objurgue la gauche à se taire.

M. Basly. — Les cochers devaient reprendre le travail le lendemain, mais les patrons leur ont demandé une indemnité de 21 fr. pour la journée de congé qu'ils avaient prise; c'est odieux ! (Bruit.)

Les patrons veulent être maîtres sans restriction; ils se moquent du gouvernement et des travailleurs.

Les compagnies font preuve d'une mauvaise volonté évidente ; le gouvernement a le droit de prendre des mesures.

Les cochers sont soumis à un tarif administratif, le gouvernement, qui intervient pour régler les tarifs, peut intervenir pour régler les rapports du capital avec le travail (Bruit à gauche.)

Je dépose donc un ordre du jour tendant à inviter le gouvernement à imposer aux propriétaires de voitures publiques, pour le salaire des cochers, un tarif maximum correspondant à celui que les cochers peuvent eux-mêmes exiger des voyageurs. (Mouvements divers.)

Réponse de M. Constans

M. Constans, ministre de l'Intérieur. — La question est de celles qui doivent se régler sans l'intervention des pouvoirs publics.

Un accord est possible, mais il est subordonné à l'existence des compteurs garantissant la fidélité des employés, compteurs qui ne paraissent pas encore inventés.

L'ordre du jour proposé n'est pas un bon moyen de résoudre les difficultés; je serais très heureux qu'on m'en indiquât un autre. (Très bien ! très bien ! au centre. Exclamations diverses.)

M. Basly. — Mais, M. le ministre, vous n'avez pas reçu les délégations.

M. Constans, ministre de l'Intérieur. — J'ai reçu les délégués des cochers qui sont venus me trouver; mais, lorsque des manifestants, au nombre de cinq à six mille, viendront au ministère pour aller de là à la Chambre, fussent-ils conduits par vous ou vos amis, je les ferai dissiper. (Applaudissements au centre).

J'ai fait des tentatives de conciliation; je continuerai encore dans un esprit d'équité, mais sans prendre parti.

Le gouvernement tiendra la main à ce que la liberté au travail soit respectée ; il ne peut pas intervenir, ni fixer une solution, dans un sens ni dans un autre. (Très bien ! très bien ! au centre.)

M. Basly remonte à la tribune. (Cris : aux voix ! aux voix ! assez ! assez !)

Une nouvelle intervention de M. Basly n'a d'autre résultat que d'augmenter l'état d'énervement de la gauche qui hurle : « Aux voix ! aux voix ! Assez ! L'ordre du jour ! »

LES ORDRES DU JOUR

M. le Président. — J'ai reçu de M. de Baudry-d'Asson un ordre du jour invitant le gouvernement à rechercher les moyens de sauvegarder l'intérêt des cochers et du public : M. Tony-Révillon a présenté un autre ordre du jour tendant à un arbitrage.

D'autre part, l'ordre du jour pur et simple est demandé.

M. Constans, ministre de l'Intérieur. — Je déclare que je ferai aux cochers et aux loueurs les propositions que souhaitera la Chambre, mais je ne crois pas qu'elles soient accueillies.

M. Cazeaux. — Je me refuse à examiner une question qui ne regarde pas la Chambre; c'est subalterniser le pouvoir législatif que de lui soumettre des conflits entre entrepreneurs et ouvriers.

Que deviendrait alors la liberté des transactions ? Tous les ordres du jour qu'on votera seront lettre morte

Il n'est ni du droit, ni de la dignité du Parlement d'intervenir dans des questions où l'administration seule a compétence.

Il n'a pas à s'occuper d'intérêts individuels ou collectifs, mais seulement d'intérêts locaux. (Applaudissements à droite.)

M. le Président. — Je mets aux voix l'ordre du jour pur et simple.

Il y a lieu à pointage.

Rejet de l'ordre jour pur et simple

L'ordre du jour pur et simple auquel s'est rallié M. Constans, au nom du gouvernement, est repoussé par 237 voix contre 232.

REJET DE DIVERS ORDRES DU JOUR

La priorité, demandée pour l'ordre du jour de M. Basly, mise aux voix, est repoussée par 302 voix contre 34. (Rires).

La Chambre rejette successivement, au milieu des rires, des ordres du jour déposés par MM. Tony-Révillon et Andrieux.

L'ordre du jour de M. de Baudry d'Asson n'est pas plus heureux.

Vote de l'ordre du jour de M. Wickersheimer

La Chambre s'arrête enfin à l'ordre du jour déposé par M. Wickersheimer, ainsi conçu :

La Chambre, prenant acte des déclarations du gouvernement et l'invitant à continuer ses bons offices pour arriver à la solution des difficultés pendantes, passe à l'ordre du jour.

Cet ordre du jour est adopté par 297 voix contre 231.

Reprise de la discussion du budget

M. le Président. — L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du budget de 1890 (ministère des affaires étrangères.)

Chapitre 13 réservé, dépenses secrètes. — **M. Hanotaux,** rapporteur. — La Chambre a renvoyé à la Commission du budget un amendement de M. Dreyfus tendant à augmenter de 300.000 francs, le crédit pour dépenses secrètes, La Commission, d'accord avec le gouvernement, propose à la Chambre de ne pas adopter l'amendement.

Le chiffre de la Commission est adopté.

Ministère de la marine. — M. Camescasse prononce un long discours ; il répond aux critiques de M. Gerville-Réache et conclut à une augmentation des crédits pour des constructions nouvelles, surtout des torpilleurs.

La suite de la discussion est renvoyée à lundi.

La séance est levée à six heures un quart.

RÉCITS DU DIMANCHE

XVII

LA TOMBE VERTE

M. Richaud, résident général au Tonkin, vient d'ajouter un nom de plus à la liste, déjà longue, des victimes de Jules Ferry. Et sa famille n'aura même pas cette suprême satisfaction de l'ensevelir, car la mer de Chine, affreux cercueil, s'est entr'ouverte pour l'engloutir.

La mort console, disait un grand écrivain du siècle dernier. Si le mot est juste pour celui qui, ayant bien vécu, s'endort du sommeil éternel, entouré de parents et d'amis, avec le prêtre assis à son chevet, que dire de celui qui, comme M. Richaud, qui comme tant d'autres, meurt en pleine mer, ayant à ses côtés le capitaine et le chirurgien du bord qui le regardent avec des yeux indifférents?

Je n'ai pas vu mourir le résident général du Tonkin, mais dans le vaisseau qui me ramenait en France il y a deux ans, j'ai assisté à l'agonie de mon ami Alfred Z... Pourquoi vais-je vous parler de celui-là plutôt que d'un autre ? Ils sont trente à bord du *Melbourne* qui trouvèrent leur tombe dans les flots !

Je vais vous parler de Z... d'abord parce que ce fut mon meilleur camarade, ensuite parce qu'il était un esprit distingué, qu'il voyait les choses d'un œil juste, analysait sa situation et vit arriver la mort, escomptant d'avance le boulet qui enchaînerait ses pieds.

Je garderai toujours présent à ma mémoire l'atroce spectacle de cette mort entre le ciel et l'eau, et toujours, dans mes nuits d'insomnie, j'entendrai le bruit lugubre de ce cadavre chargé de chaînes, forçat de la mort, s'engouffrant dans les abîmes de la Mer Rouge.

Lorsque nous quittâmes Saïgon, nous étions bien malades tous deux. La terrible maladie d'intestins qui règne là-bas, avait fait sur nous ses ravages. Cependant, Z... souffrait plus que moi, parce qu'indépendamment de la première maladie, la fièvre intermittente venait ajouter à ses tourments.

La Commission de rapatriement qui tenait ses assises à Haï-Phong, avait hésité à me renvoyer. Il était difficile de partir tant qu'il vous restait un souffle de vie. Quant à mon ami Z..., on l'avait à peine regardé, et son renvoi avait été signé des deux mains.

Ce n'était plus que l'ombre d'un homme, ses yeux agrandis par la fièvre s'enfonçaient dans ses joues creuses d'un jaune presque chrome. Son nez était serré comme celui d'un poitrinaire, toute sa figure enfin indiquait la mort proche.

C'est à l'aide de béquilles qu'il put mettre les pieds à bord du navire.

Il ne voulut pas d'abord se coucher. Assis près de la dunette, il regardait les rives indo-chinoises se fondre dans la brume du soir, avec cet œil de moribond où flotte déjà, une vision de l'au delà.

— Reste à côté de moi, me disait-il, nous parlerons un peu de Marseille.

Ah, oui ! Marseille, c'était là son grand dada. Avec quel enthousiasme, il parlait de la vieille cité phocéenne. Et les allées de Meilhan, et le vieux port, où l'on va manger des moules que les marchandes vous ouvrent si prestement, et qui sont si exquises avec leur bonne et saine odeur d'algues vertes, mêlée au filet de vinaigre que tout marseillais y ajoute. Et le Château d'If, où l'on boit de si bon vin, tandis que le gardien imperturbable avec une audace toute méridionale, vous raconte *Monte-Cristo* et vous montre la prison d'où Edmond Dantès s'évada. Et la cueillette des olives où l'on danse de si jolies farandoles en chantant les airs de Mistral. Il la revoyait, sa ville chérie, alors que le *Melbourne* s'engouffrait dans les rochers de la baie d'Alony, et avec quel sourire mélancolique il me disait : « Vois-tu, mon vieux, je ne demande qu'une chose, c'est de voir encore une fois Notre-Dame de la Garde.

Il ne l'a pas revue, la montagne triomphante, d'où Notre-Dame de la Garde, veille sur Marseille, et moi, lorsque le *Melbourne*, arbora son pavillon à l'arrivée pour saluer la Vierge, je ne pus m'empêcher de sangloter comme un enfant.

Oh ! comme il est des amertumes dans la vie, et comme cette tristesse de voir disparaître un compagnon de joies et de misères, laisse un vide dans le cœur

— M. le major, disait-il au médecin du bord, croyez-vous que je puisse aller jusqu'à Marseille ?

— Tu es une buse, répondait le praticien sur un ton bourru : c'est encore toi qui m'enterrera.

Il se reprenait alors à espérer un peu.

— J'ai écrit à papa (il prononçait ce mot avec des inflexions enfantines qui étaient comme une caresse) et il doit venir m'attendre sur le quai avec la *pitchoun*.

La *pitchoun* était une jeune fille qu'il devait épouser. Une de ces brunes que produit le soleil marseillais, délicieusement jolie, aux grands yeux rêveurs, à la bouche petite et fine, et d'une carnation merveilleuse. Il m'avait souvent montré sa photographie, et parlé des rêves d'avenir qu'il caressait. Une *bastide* au milieu du feuillage, un champ d'olivier, la mer devant soi, pour pouvoir de temps à autre, aller pêcher la bouillabesse. Tels étaient ses projets ambitieux. Il aimait sa *pitchoun* à la manière d'une sœur, en parlait respectueusement, ne finissant jamais de construire un petit château en Espagne sans dire : « Je demanderai d'abord à Pauline si la chose lui convient. »

Pauline c'était l'oracle qui commandait, et dont toutes les décisions étaient reçues avec un air de déférence que je n'ai jamais retrouvé chez d'autres.

Ce garçon avait le sentiment inné de toutes les délicatesses ; il avait tous les beaux enthousiasmes de la jeunesse, sans en avoir les ridicules amours-propres ; et même lorsqu'il se vit mourir sur un bateau qui lui promettait la patrie, il n'eût pas ce regret, pourtant bien excusable, de la vie s'envolant à vingt-deux ans, seule la souvenance de ceux qu'il laissait après lui, vint troubler ses derniers moments.

Il me semble encore que je suis à côté de lui, dans la cabine-ambulance. Le médecin à qui je viens de demander de me dire la vérité, ma répondu — le cruel — « encore un qui sera *boulotté* par les requins ! » Et je me souviens que cette réponse soldatesque a sonné comme un glas dans mon cœur.

Quant à Alfred Z..., il avait perdu toute espérance, et passait son temps à me dicter des lettres à sa *pitchoun*, à son père, à sa mère, à sa sœur. Les larmes me montaient continuellement aux yeux, et de temps à autre, j'étais forcé de sortir pour ne pas pleurer devant lui.

Le pauvre garçon voulut à toute force me faire dire de quelle façon on jetait les cadavres à la mer.

— Je m'en doute un peu, me disait-il, mais ce que je voudrais savoir, c'est si on les met dans une bière, ou dans un sac.

— Tu es ridicule, répondais-je, qu'as-tu besoin de t'occuper de ces choses lugubres.

— Je sais très bien, mon vieux, que dans quelques jours, je serai au fond de la mer. Mais ne te fais pas de chagrin de ce que je te dis, je t'assure que je suis très fort et très calme. Mon père et le vieux curé de St-Louis m'ont appris à ne pas craindre la mort, et l'on m'a si souvent répété que tout ce que Dieu fait est bien fait, que j'estime que puisque je m'en vais, c'est qu'il y a une raison pour cela. Cependant je te l'avoue, je ne partirai pas sans penser au désespoir de *ceux* qui m'attendront là-bas à la Joliette.

Alfred devenait tous les jours de plus en plus faible. Il ne parlait plus du tout maintenant de sa *pitchoun*. Fervent croyant, même dans toutes les phases de sa carrière militaire, il murmurait continuellement des prières, s'arrêtant de temps à autre, pour faire une légère pression sur ma main.

J'étais en ce moment fort malade aussi, et de plus, épuisé par mes veilles continuelles auprès d'Alfred. Une nuit, qu'il me disait être *très bien*, je cédai à ses instances, et montai m'étendre sur le pont.

Je fus réveillé par quelques gouttes d'eau qui tombèrent sur ma figure, renversées d'un seau qu'un matelot tenait à la main. Et j'entendis dans ma demi-lucidité, ces mots prononcés par la voix avinée de l'infirmier « c'est le 5 qui *claque !* »

Je ne fis qu'un saut ! Le 5, c'était Alfred ; il mourait et j'étais là à dormir.

Je roulai, plutôt que je ne descendis l'escalier. En un clin d'œil, mon cœur battant à se briser, une sueur froide coulant sur ma figure, je fus à la porte de la cabine, croyant avoir rêvé, ne pouvant encore me figurer la réalité du fait.

Dans l'ambulance où se tenait le commandant du bord et le médecin, chacun s'écarta devant moi, et j'approchai de la couchette de mon malheureux ami.

Il ne pouvait plus parler, mais ses yeux vivaient encore, et il me remercia en fermant deux fois ses paupières. Je me penchai pour l'embrasser, ses joues avaient déjà la froideur de la mort.

Comme je me relevai, il saisit ma main et me montra une bague en argent qu'il portait à l'index.

Je compris immédiatement.

— Pour Pauline, lui dis-je tout bas.

— Oui, dirent ses yeux.

Et je lui retirai la bague, en la mettant à mon doigt.

A partir de ce moment, toute lucidité disparut de sa physionomie et je ne le vis pas mourir. Il s'éteignit, non pas sans souffrance, le malheureux, mais avec un calme héroïque.

Le commandant, un livre à la main, disait d'une voix monotone la prière des morts...

J'étais comme anéanti devant ce cadavre qui représentait tant de douces espérances brisées, et je n'avais plus une perception bien nette des choses et des êtres qui m'environnaient.

Ce fut à la nuit tombante qu'on introduisit le corps d'Alfred Z... dans un sac terminé par deux gros boulets. On stoppa cinq minutes, une planche fit bascule, et la mer se referma avec un bruit sourd, sur celui qui fut un homme.

Adieu *bastide* ensoleillée, près verdoyants, oliviers gris, *pitchoun* gentille, adieu pour toujours père et mère qui attendez, le cœur en fête, le retour du cher absent. Pleurez le passé victorieux, l'avenir plein de promesses ; les requins ont passé par là.

Je la vis cette église de Notre-Dame de la Garde. Il me sembla entendre des chants sépulcraux sortir de ses voûtes, je le vis venir, ce quai marseillais avec ses marchandes aux fichus multicolores, il me sembla qu'elles pleuraient. Toutes les pierres de la ville, tous les bâtiments du port paraissaient s'associer au deuil de mon cœur; jusqu'au ciel, dont l'azur était troublé par de gros nuages noirs.

Je m'enfuis sans regarder derrière moi. Je ne voulais pas voir le père et la *pitchoun*, en habits de fête, recevant la cruelle nouvelle. Je partis loin, bien loin, vers la gare, essayant, dans la pensée de ma prochaine arrivée à Paris, de chasser mes tristes idées.

Je n'eus pas le courage de remettre, ce jour-là, la bague à Pauline. Je l'envoyai par la poste, sans donner mon adresse.

Amis, que Dieu vous préserve de la tombe verte !

PIERRE KILEM.

TIRAGES DU 15 JUIN

OBLIGATIONS DE SUEZ

Paris, 15 juin. — Le numéro 234,664 gagne 150,000 francs.

Les numéros 122,405 et 127,285 gagnent chacun 25,000 francs.

Les numéros 179,387 et 268,058 gagnent chacun 5,000 fr.

Les numéros suivants gagnent chacun 2,000 fr., savoir : 25,766 — 45,859 — 310,709 — 133,848 — 57,346 — 192,594 — 53,492 — 719,718 — 2,751 — 190,858 — 323,715 — 254,874 — 136,026 — 302,799 — 113,200 — 259,405 — 140,861 — 18,879 266,795 — 133,156.

OBLIGATIONS DE PANAMA

Paris, 15 juin. — Le numéro 1,184,918 gagne 250,000 fr.

Le numéro 677,182 gagne 100,000 fr.

Les deux suivants gagnent chacun 10,000 fr. 867,432 et 1,336,364.

Les deux suivants chacun 5,000 fr., 1,309,046 et 1,525,683.

Les cinq suivants chacun 2,000 francs, 381,236, 1,427,421, 411,464, 630,625, 1,708,097.

Les cinquante numéros suivants gagnent chacun 1000 francs : 138.124, 1.193.772, 45.468, 693.117, 662.404, 551.166, 457,173, 1.706.170, 1.724.857, 1.801.605, 288.712, 1.372.604, 82.165, 34.458, 1.317.781, 735.790, 1.761.854, 94.343. 1 026.242, 1.118.193, 611.793, 685.209, 84.062, 1.983.210, 217.783, 597.230, 1.906.881, 1.935.396, 950.307, 1.756.612, 1.397.856, 1.690.440, 916.622, 1.486.556, 33.500, 78.370, 1 309.692, 79.176, 1.096.544, 1.625.050, 400.027, 49.292, 1.736.592, 1.509.171, 1.488.413, 184.456, 1.124.059, 988.023, 256.023, 588.952.

EMPRUNT DE PARIS 1865

Le numéro 500,105 gagne 150,000 fr.

Le numéro 392,474 gagne 50,000 fr.

Les quatre numéros suivants, chacun 10,000 fr. : 174,622 192,185, 206 580, 489,670.

Les cinq numéros suivants, chacun 5,000 fr. : 543,091, 482,092, 359,319, 58,545, 41,299.

Les dix numéros suivants, chacun 2,000 fr. : 518,492, 508,413, 380,030, 288,299 593,777, 527,289, 75,245, 32,565, 263,220, 544,955.

LE TUNNEL

Un matin qu'il regardait l'aube naître, là-bas, au bout de la plaine qui se déroulait à ses pieds, le vieux Pierre vit surgir à vingt pas de lui, derrière le mur qui fermait son enclos, quelque chose d'étrange.

Ce fut d'abord un grand piquet surmonté d'une planchette rouge et blanche, puis un autre piquet à peu près pareil, puis trois chapeaux ronds. Piquets et chapeaux venaient droit à lui, gravissant le chemin en pente raide que surplombait son mur.

Qu'est-ce qu'on lui voulait ?

Le vieux Pierre quitta la porte contre laquelle il s'était accoté; puis, les mains dans ses poches et traînant à terre ses sabots, il s'avança lentement jusqu'au portillon à claire-voie qui donnait accès dans sa cour.

Juste à ce moment, les étrangers arrivaient.

Ils entrèrent, saluant à peine, demandant brièvement la permission de s'arrêter pour lever leur plan.

Quel plan? — Celui du chemin de fer. — Quel chemin de fer? — Celui qui allait traverser le pays, parbleu! Il n'avait pas vu ça dans le journal?

Non, il n'avait pas vu ça dans le journal; pour une bonne raison, c'est qu'il ne savait pas lire.

Eh bien! puisqu'il l'ignorait, on le lui apprenait: un chemin de fer allait passer par là, *à l'endroit même où ils étaient...*

Comment! On allait lui couper son champ, qui était en bas, là, dans la vallée?

Parfaitement.

Et son enclos, ici, sur la colline? Et sa maison ? Qu'est-ce qu'on allait en faire?...

C'était justement la question. La colline n'était pas très haute, mais elle se prolongeait assez loin, formant une espèce de plateau. La couperait-on en deux par une tranchée, ou la percerait-on par un tunnel? Il y avait du pour et du contre.

Le tunnel coûterait cher, c'est vrai. Mais la tranchée coûterait peut-être plus cher encore, à cause des déblais qui seraient énormes. On hésitait.

Si on se décidait pour la tranchée, la maison sauterait, avec son enclos. Si on optait pour le tunnel, enclos et maison resteraient : le tunnel passerait dessous.

Le paysan paraissait atterré. Sous le hâle qui durcissait sa peau ridée, sa figure avait blêmi et ses petits yeux, sous des sourcils en broussaille, luisaient, allumés par une mauvaise colère.

— Ça n'est pas encore fait, tout ça ! dit-il.

— Bien sûr, répondit un des hommes, mais ça se fera,

— Faudra voir.

— C'est donc vous qui l'empêcherez?

— Peut-être bien.

— Comment ça?

— Mon champ est à moi. Il ne connait pas d'autre maître!

— On vous le paiera.

— Et si je ne veux point le vendre!...

Les trois hommes se regardèrent et se mirent à rire.

— On vous l'achètera tout de même, dit l'un d'eux.

— N'y a point de marché par force, reprit le paysan.

Les étrangers rirent de nouveau.

Le vieux Pierre les regarda. Ses lèvres minces tremblaient. Soudain, comme prenant son parti, il tourna le dos et regagna son logis où il s'enferma à double tour.

Il s'assit dans son grand fauteuil de bois, près de la cheminée, et se mit à retourner ses pensées dans sa tête.

∴

C'était donc possible, ça, ce qui lui arrivait? Il y avait un sort sur lui, bien sûr. Ce chemin de fer, c'était la persécution de sa vie !

Il en avait vu un, une fois, voilà bien près de quinze ans, au chef-lieu du département où il était allé conduire son fils au collège. Car sa défunte femme, la Marianne, l'avait exigé à son lit de mort. Elle voulait que Jean devint un savant, puisque l'instituteur du village voisin avait dit que le gamin avait en lui l'étoffe pour en faire un.

Donc, il était allé au chef-lieu, et il avait vu un chemin de fer, mais pour la dernière fois en même temps que la première, car il n'y était plus revenu.

Jean avait grandi, avait fini ses études, venant passer ses vacances au pays, — de drôle de vacances, toujours le nez dans les livres! Maintenant, il travaillait pour devenir ingénieur.

Et le vieux Pierre crispait ses mains sur les bras de son fauteuil, en pensant que c'était justement dans ces abominations, sur ces gueuses de machines inventées par le diable, que Jean voulait faire son chemin. Ça lui empoisonnait sa vie, cette idée qu'il ruminait dans sa cervelle étroite de paysan têtu, dominé par cette haine instinctive pendant les longs jours d'hiver qu'il passait sur son coteau abrupt, dans la seule compagnie du valet qui soignait ses bœufs.

Encore avait-il cette consolation de vivre là, dans la sécurité de sa farouche solitude, se disant qu'il pourrait mourir sans entendre de nouveau le vacarme de ces odieuses machines dont la fantastique vision hantait sa mémoire avec l'obsession d'un cauchemar... Et voilà que le monstre venait le relancer jusque chez lui, dans ce fonds de pays perdu où jamais il n'aurait cru qu'il put se frayer une route! Il venait franchissant les précipices, traversant les montagnes — comme une bête échappée de l'enfer dont elle gardait au ventre le feu maudit — il venait lui voler son champ, lui démolir sa maison peut-être, le chasser de chez lui comme un paria !...

Ah ! ça, mais c'en était trop, à la fin: Est-ce qu'on croyait qu'il se laisserait faire !

∴

Il fallut se laisser faire pourtant.

Les jours passèrent hâtant l'arrivée du moment terrible. Le matin où il vit venir les ouvriers, le vieillard chargea son fusil, décidé à tout, dans une hallucination d'aveugle rage. Son valet l'arrêta, le désarma, lui parlant des gendarmes, des juges, de la prison.

Le premier moment passé, le paysan parut se calmer. On lui avait payé son champ plus cher qu'il ne l'eût jamais vendu autrement — s'il avait jamais eu l'intention de le vendre, — ses écus étaient dans son armoire, dans un sac bien sonnants et trébuchants. Mais il ne les avait fait sonner qu'une fois, pour les compter. Il ne l'aimait pas, cet argent. Il lui semblait qu'il lui brûlait les doigts.

Cependant, il avait assisté, impassible, au massacre de son champ ; il avait vu, sans sourciller, la pelle et la pioche faire leur œuvre infâme, bouleverser cette terre que son père lui avait léguée, le tenant de son père lui-même, un bien de famille que dix générations peut-être avaient retourné et fécondé! Il avait vu tout cela sans rien faire, sans rien dire.

Etait-il donc résigné!

C'était probable. D'autant plus probable qu'on lui laissait son enclos et sa maison. Les ingénieurs s'étaient décidés pour le tunnel. On passerait sous son domaine sans y toucher.

En effet, les ouvriers s'étaient mis rondement à la besogne, creusant, perforant, faisant sauter les blocs de pierre avec une nouvelle invention plus forte que la poudre, la dynamite, comme ils l'appelaient. C'était une chose terrible, la puissance de ce produit diabolique! Rien n'y résistait. Les plus gros rochers, et les plus durs volaient en éclats comme par miracle. Le vieux Pierre en était épouvanté, et aussi, malgré tout, émerveillé.

La curiosité, sans doute, avait fini par dompter sa répugnance, car il semblait s'être apprivoisé. Il descendait maintenant jusqu'au chantier, regardant faire les ouvriers, se rendant compte de la façon dont ils poussaient leur ouvrage, observant surtout leur manière d'employer l'étrange substance qui remplaçait entre leurs mains l'ancienne poudre de mine.

Et il contemplait, silencieux, l'achèvement de l'œuvre impie, l'éventrement de cette montagne au sein de laquelle les outils de fer poussaient chaque jour plus avant. Il voyait sortir de là, tout humides de cette monteur froide qui semble être la sève mystérieuse du sol, ces blocs de terre et de pierre, qui jamais, depuis que le monde était monde, n'avaient vu la lumière du jour ; et il sentait bouillonner en lui une sourde révolte contre cette profanation du ténébreux sanctuaire où dormait le repos sacré des siècles.

Un matin, en reprenant leurs pics et leurs pioches, les ouvriers constatèrent que cinq ou six cartouches de dynamite, des plus grosses, avaient disparu.

Qui diable avait pu voler cela pendant la nuit? Les ingénieurs firent faire dans les environs une enquête sommaire. On fouilla la maison du vieux Pierre, comme les cabanes des pâtres voisins. On ne trouva rien.

Cependant, un jour poussant l'autre, les travaux s'étaient achevés. La ligne avait été livrée, inaugurée et depuis quinze jours déjà, les trains y passaient régulièrement.

Qu'est-ce qu'en disait le vieux Pierre?

Il n'en disait rien. Il était malade, rongé par une fièvre qui ne voulait pas le quitter, grelottant au coin du feu, dans son fauteuil de bois. Quelquefois il se levait, allait près de la fenêtre et regardait dans le vallon, au-dessous de lui, la double ligne des rails luisante qui formaient un coude presque tout de suite au sortir du tunnel,

Il restait là, perdu dans une contemplation hébétée, jusqu'à ce qu'il vit au tournant déboucher la noire silhouette et le panache blanc d'une locomotive trainant derrière elle une longue file de lourds wagons. La machine sifflait, puis elle s'enfonçait sous la voûte, et Pierre voyait les sombres voitures disparaître une à une, comme les anneaux d'un serpent monstrueux. Et alors, il sentait le sol trembler sous ses pieds, comme ébranlé par le roulement d'un tonnerre souterrain.

Ce qu'était devenue sa vie? Une torture continuelle, à la fois aiguë et monotone. Il n'avait plus de goût à rien.

Un matin, cependant, il eut un éclair de joie dans ses petits yeux gris. Son fils Jean lui annonçait qu'il viendrait le voir bientôt. Quand? Il ne le disait pas au juste. Avant un mois. Puis, son regard se rembrunit presque aussitôt. A quoi lui servirait la venue de son fils? Il ne pourrait seulement pas lui conter sa misère, à son gars, puisqu'il était du côté de ses persécuteurs, travaillant à perfectionner ses odieuses machines, et chevauchant lui-même ces farouches montures ! Et il retomba dans sa mélancolie.

Il n'avait un moment de plaisir que le soir, à la nuit tombante, quand il voyait rentrer, se pressant vers l'étable, sous l'aiguillon de son valet, ses deux grands bœufs aux cornes hautes et aux larges flancs roux, son souci et son orgueil.

∴

Un soir, au lieu de deux, il n'en rentra qu'un. Qu'était devenu l'autre?

Le valet, tout tremblant, la figure blême, expliqua l'aventure. Elle était sinistre.

Au moment de rentrer, en passant le long du chemin de fer, la bête prise d'un vertige, avait franchi la barrière et s'était engagée sous le tunnel. Juste